Claude Pasteur

Simon le magicien

OLIVIER ORBAN

SIMON
LE MAGICIEN

16 Y²
55469

DU MÊME AUTEUR

La Fille de Louis XI *(Le Centurion).*
Le Signe de Lilith *(Robert Laffont).* Couronné par l'Académie française.
Reportage sur la vie de Jeanne d'Arc *(Le Centurion).* Couronné par l'Académie française.
Le Vrai Dialogue des Carmélites *(Le Centurion).*
Le Pharaon *(Pierre Horay).*
Les Deux Jeanne d'Arc *(Plon).*
Le Mythe du guerrier *(Plon).*
Les Pionnières de l'Histoire *(Albin Michel).*
Les Hommes célèbres racontés par leurs descendants *(Fayard).*
De Chartres à Jérusalem *(Plon).*
L'Élysée hier et aujourd'hui *(France-Empire).*
Le Roi et le Prince, les Poniatowski *(France-Empire).* Couronné par l'Académie française.
Le Prince de Ligne, l'Enchanteur de l'Europe *(Librairie Académique Perrin).* Couronné par l'Académie française.
Le Duc d'Enghien, ou la mauvaise destinée *(Tallandier).*
La Papesse *(Olivier Orban).*
Le Médecin du Pape *(Olivier Orban).*
Le Manuscrit d'Anastase *(Olivier Orban).* Couronné par la Société des Gens de Lettres.
Trois mille ans de Secrets de Beauté *(Éd. RTL).*
Collection « Si 1900 m'était conté » en collaboration avec Jean-Claude Pasteur *(France-Empire).*
Collection « Les Énigmes policières de l'Histoire » *(Presses de la Cité).*

777277

Claude PASTEUR

823

SIMON LE MAGICIEN

Olivier Orban

DL-01031990-02999

© Olivier Orban, 1990
ISBN 2-85565.533.1

PREMIÈRE PARTIE

Le retour de Simon

« Simon exerçait la magie, et par ses prestiges et ses enchantements, séduisait le peuple qui le suivait partout. »

Actes des Apôtres.

Chapitre premier

LES ESSÉNIENS

— Simon est revenu !

La nouvelle courait à travers les ruelles de la communauté de Qumrân, annoncée de porte en porte par un Frère. Des visages étonnés apparaissaient sur le seuil des maisons. Dosithée, assis devant la sienne pour une dernière méditation face au soleil couchant, se leva en voyant apparaître au bas du chemin la haute silhouette d'un voyageur appuyé sur un bâton. Un autre personnage, d'aspect plus frêle, le suivait. Dosithée attendit que l'homme fût à sa hauteur. Quand ils se trouvèrent face à face, leurs visages s'éclairèrent d'une joie mutuelle.

— La paix soit avec toi, Dosithée.

— Et avec toi, Simon.

Le désert de Qumrân, à quelques lieues de l'embouchure du Jourdain, s'étageait sur la falaise qui dominait la mer Morte. La communauté des Esséniens vivait là, dans des demeures essaimées entre les arbres. Celle de Dosithée, le maître, se dressait un peu à l'écart des autres, près des marches taillées dans le roc qui descendaient vers une citerne destinée aux ablutions rituelles. Les branches d'un cèdre géant ombrageaient le toit.

Dosithée comptait quatre-vingts ans. Sa barbe grisâtre s'effilochait maigrement sur sa poitrine. Sa voix était faible et brisée ; ses yeux délavés par la contemplation du ciel.

L'homme qui se présentait devant lui était né à Gitton, petit bourg samaritain à neuf lieues de Jérusalem. Orphelin de bonne heure, il avait été élevé à Tyr par une mère adoptive, avant de venir étudier à Qumrân, puis d'aller compléter son éducation à Alexandrie et à Memphis.

Des traits tourmentés, une bouche grande et sinueuse, des yeux inquiets embusqués au fond des orbites lui composaient un masque de théâtre ; une barbe noire et drue toisonnait la moitié de son visage. Les pans d'une pièce d'étoffe serrée autour du front par une bandelette retombaient sur ses épaules ; une large ceinture à poche ceignait sa taille, des sandales à courroies chaussaient ses pieds. Il portait une besace et s'appuyait à son bâton.

Derrière lui se tenait un jeune homme d'une vingtaine d'années, à la figure encore enfantine ; ses traits fins, un peu tirés, révélaient une nature émotive, prompte à l'enthousiasme.

Un grand chien à poils rudes marchait sur leurs talons.

— Voici mon compagnon Ménandre, présenta Simon. Je l'ai rencontré à Alexandrie où il faisait ses études. Il a préféré mon enseignement à celui du grand Philon, et depuis, nous ne nous quittons plus.

Ménandre salua avec timidité, et Dosithée les invita à entrer. Après avoir posé sur la table une cruche de lait, du pain et des fruits, l'Essénien récita la prière de bénédiction que les deux voyageurs écoutèrent tête basse. Puis, il les convia à se restaurer.

— Depuis combien d'années as-tu quitté la Samarie ? interrogea Dosithée.

— Dix ans, il me semble. Sur les grandes routes, on cesse de compter les jours et les distances.

Dosithée rajusta sur ses genoux les plis de sa robe et croisa les mains. Il dit avec un sourire :

— De temps en temps, un voyageur passant par Qumrân nous donnait de tes nouvelles. Nulle part, tu n'es passé inaperçu... On t'avait vu te rouler dans le feu, transformer en or des plats d'argile, ensorceler, exorciser, interpréter les songes... En Égypte, rien qu'au son de ta voix, des statues se seraient animées et des vases auraient d'eux-mêmes servi à boire...

Simon sourit lui aussi entre deux bouchées.

— On raconte beaucoup de choses...

— Qu'en est-il de véritables ? T'intéresses-tu toujours à la magie ?

Simon but à la cruche, et s'essuya la bouche avant de répondre.

— Souviens-toi, Dosithée, toi qui fus mon maître : tu m'as appris qu'il faut beaucoup semer pour moissonner un peu. Après t'avoir quitté, j'ai passé cinq ans dans une école d'initiation de Memphis où des prêtres enseignent aux élèves à développer leurs facultés mentales. Ces maîtres m'ont expliqué que le pouvoir du magicien n'est pas seulement un don, mais aussi le fruit de patientes études. Ils m'ont révélé que le plus humble d'entre nous possède un fluide vital capable de produire des prodiges. L'homme possède des antennes invisibles qui vibrent au vent cosmique. Mais il ne s'en aperçoit pas.

Simon s'arrêta de manger pour réfléchir.

— Oui, nous sommes tous des magiciens, Dosithée.

Il existe en nous des ressources stupéfiantes, des énergies capables d'agir sur la matière qui nous entoure. Celui qui apprend à développer ces énergies peut projeter sa pensée d'un bord à l'autre des océans, faire bouger les objets, tomber la pluie, tourner les vents, montrer aux autres ce qui n'existe pas, et bien d'autres étrangetés. Et pourtant, le surnaturel n'a pas de part à ces phénomènes.

Dosithée écoutait avec attention.

— Mais alors, Simon, si ce n'est pas de la magie, qu'est-ce donc ?

— Une science, Dosithée, seulement une science. Les actes magiques sont des phénomènes découlant des lois de la Nature, laquelle opère au moyen de corps invisibles, comme l'enseigna Démocrite ; tout l'art du magicien consiste à influer sur ces corps indétectables. Les Anciens savaient agir « surhumainement » en captant les vibrations éparses dans l'Univers, et en domestiquant les énergies.

— Toi aussi, tu sais t'en rendre maître, dit Ménandre.

Simon sourit à l'admiration de son disciple, puis il continua :

— Malheureusement, l'homme ignore ses pouvoirs. Ses sens sont endormis. Seuls, les prêtres initiés savent utiliser ces forces naturelles, c'est pourquoi ils passent pour des magiciens. Mais moi, je te dis que ce sont seulement des hommes qui ont appris à utiliser la totalité de leur cerveau, ce qui fait d'eux des êtres conscients, presque des dieux.

L'Essénien caressait sa barbe d'un air perplexe.

— Le monde est plus étrange qu'on ne croit, murmura-t-il.

Après un instant de réflexion, il reprit :

— J'ai aussi entendu dire que tu amassais beaucoup d'argent...

— Et alors ? s'insurgea Simon. Même les temples ont des gardiens que l'on rétribue !

— Je croyais, s'obstina l'Essénien, qu'un don galvaudé perdait sa valeur.

Simon frappa du talon avec impatience.

— Ne confonds pas les dons de Dieu avec les dons de l'homme. Je n'ai rien reçu de Dieu. Je dois tout à ma recherche de l'homme et de ses trésors enfouis. Comprends-tu la différence ?

— Sans doute, sans doute, marmonna Dosithée.

Il ajouta, après un moment de silence :

— Tu es très fort, Simon.

— Je le crois, répondit l'autre avec simplicité. Je n'en connais guère à notre époque qui puisse m'être comparé.

Dosithée leva la main dans un geste d'avertissement :

— Ne parle pas trop vite : voici quelques années, les Romains ont crucifié un homme qui accomplissait, lui aussi, des prodiges. Je puis t'en parler, puisqu'il fit partie un temps de notre communauté. Il eût même compté parmi les grandes figures de Qumrân, si de graves divergences ne l'avaient éloigné de nous. Il négligeait les observances légales. Il ne respectait guère le Sabbat. Il bafouait la sainteté des repas en mangeant avec n'importe qui, des impurs, des païens. Ses fréquentations scandalisaient nos frères esséniens, si bien qu'il finit par nous quitter. Pendant quelques années, nous le perdîmes de vue ; il avait déserté la Palestine pour parcourir le monde. Comme toi, il était allé étudier l'hermétisme en Égypte, il aurait même poussé sa quête jusqu'au Tibet, où il aurait vécu quelque temps dans un monastère perdu au milieu

des nuages. Quand il revint à Qumrân, il avait trente ans. Ce fut l'âge auquel il commença à prêcher, en entraînant dans l'aventure notre frère Jean-Baptiste, qui était son cousin.

Le regard de Simon devint attentif.

— J'ai entendu parler de lui en Égypte, dit-il. Ne se présentait-il pas comme l'envoyé de Dieu ?

— C'est ce qu'affirmait Jean-Baptiste. Quand les Romains l'ont crucifié, des phénomènes étranges ont accompagné sa mort. Ses compagnons soutiennent encore aujourd'hui qu'il ressuscita et monta tout droit au ciel.

Simon fit une moue.

— Moi aussi, je peux, en me concentrant, m'élever dans les airs.

— Mais tu redescends ensuite sur terre. Tu ne disparais pas dans les nuages comme l'Autre...

— Qui raconte cela ?

— Ses disciples. Ils sont plusieurs à parcourir les villes et les campagnes pour propager les idées de leur ancien maître, qu'on appelait le Naziréen parce qu'il était Nazir[1]. On le nommait aussi le Christ, l'oint, le sacré, comme les prêtres et les rois. Mais on le désignait plus communément sous le nom de Messie, parce que beaucoup croyaient qu'il était le Sauveur annoncé par les prophètes.

Simon haussa les sourcils.

— Que faisait-il donc, pour mériter d'être appelé le Messie ?

— Des miracles. Il guérissait les malades. Il rendait la vue aux aveugles en leur mouillant les yeux avec sa salive.

1. Nazir: consacré à Dieu dès sa naissance.

Simon eut un geste d'agacement.

— Tous les médecins savent que la salive est pareille aux larmes, et qu'elle régénère les yeux desséchés.

— Mais les yeux morts ?

— C'est une question de foi. Si l'aveugle croit fermement qu'il va guérir, il peut recouvrer la vue.

— Ne peut-on alors parler de miracles ?

Simon s'agita avec humeur.

— L'homme peut tout. Tout est dans l'homme. Le grand miracle, c'est lui. Le Naziréen ne l'ignorait sans doute pas, puisqu'il avait fréquenté les écoles d'initiation où l'on apprend à être en contact avec le Cosmos.

— Pourquoi pas avec Dieu ?

Simon se rembrunit. De l'anxiété voila son regard.

— Dieu est une autre affaire. Je puis percevoir et capter les vibrations éparses dans l'Univers pour les utiliser à mes fins, comme me l'ont appris mes maîtres égyptiens. Mais je ne suis pas encore parvenu à comprendre Dieu.

— Peut-être Jésus, lui, y était-il arrivé ?

Simon tourmentait nerveusement sa barbe.

— Alors, il aurait été plus fort que moi !

— On dit aussi, continua Dosithée, qu'il aurait ressuscité des morts. Il aurait fait sortir du tombeau son ami Lazare et aussi rappelé à la vie la fillette du Juif Jaïre qui dirige la prière à la synagogue, et également un jeune homme à Naïm, près de Nazareth.

Simon s'exclama :

— Tu parlais tout à l'heure de magie : en voilà d'évidentes manifestations !

Dosithée hocha pensivement la tête.

— Beaucoup partagent cet avis, c'est pourquoi les

Juifs ne le voyaient pas d'un bon œil. Tu sais combien la magie est exécrée en Israël...

— « Qu'on ne trouve personne chez toi qui exerce le métier d'enchanteur, récita Simon, ni personne qui interroge les morts... »

— Le Naziréen a plus d'une fois risqué la potence en enfreignant ces interdictions, continua Dosithée. Son disciple Matthieu a rapporté qu'il leur enseignait divers maléfices, comme celui qui consiste à secouer devant une porte la poussière souillée des sandales : « Si quelqu'un ne vous accueille pas, leur disait-il, sortez de la maison, et secouez la poussière de vos pieds... » Il écrivait aussi avec son doigt sur le sol, comme font les devins. Mais il y a plus grave : il aurait évoqué les morts sur le mont Thabor où Élie et Moïse lui seraient apparus.

— La nécromancie est vieille comme le monde, dit Simon. Qui n'a rêvé de communiquer avec l'Au-delà ? Mais tu as raison : cette pratique relève de la magie et non des lois de la nature. Il est impie de déranger les morts.

— Tu sais aussi, continua Dosithée, que la Loi des Douze Tables punit les jeteurs de sort. Or, Jésus jetait souvent sa malédiction sur les villes ou les communautés. Il a maudit huit fois Jérusalem, et sept fois les scribes et les Pharisiens.

Simon semblait prodigieusement intéressé et tendait le cou pour ne pas perdre une seule parole de l'Essénien.

— D'où venait cet homme ?

— Je ne le lui ai pas demandé. Ici, tu le sais, nous ne posons pas de questions. Selon certains, il serait le fils de Gamala, cet insurgé qui mena longtemps la guerre contre les Romains. Gamala aurait passé le glaive à son fils pour qu'il poursuive la lutte. Selon d'autres il serait l'enfant

adultérin d'une parfumeuse nommée Marie et d'un soldat romain. C'est son parâtre qui l'aurait emmené en Égypte où il aurait appris les méthodes des prêtres d'Isis. Quand il a commencé à prêcher, sa mère et ses frères le prirent d'abord pour un fou et voulurent le ramener à la maison, mais il s'éloigna d'eux. Il disait qu'il fallait haïr son père et sa mère. Plus tard, devant les succès qu'il remportait, sa parenté le rejoignit. Il avait subjugué beaucoup de petites gens qui quittaient tout pour le suivre.

— Était-il marié ?

— Non. C'était le seul célibataire de la troupe, ainsi que le disciple Jean. Tous les autres possédaient des épouses. Cependant, il exerçait un grand ascendant sur les femmes, comme cette ancienne prostituée, Marie-Madeleine, à laquelle il avait remis ses péchés et qui ne le quittait plus, et aussi Salomé, une riche veuve qui l'assistait de ses biens. Certains prétendaient qu'elle était sa concubine. Mais d'autres suspectaient l'affection du maître pour son jeune disciple Jean qui, au cours des repas, posait sa tête sur la poitrine de Jésus.

— Il aurait donc été sodomite ?

Dosithée écarta les mains en signe d'ignorance.

— Ne l'ayant jamais revu, je me garderai bien de porter un jugement. Peut-être s'était-il laissé entraîner comme tant d'autres à la fornication ? Cependant, je pencherais pour un avis contraire. Quand il vivait parmi nous, à Qumrân, il observait les règles de la communauté, et pratiquait la tempérance et la chasteté.

Simon était pensif.

— Nous ne voyons par les yeux du corps qu'une partie des choses, murmura-t-il. J'aurais aimé connaître ce personnage.

La nuit était complètement tombée, et l'on entendit ronfler Ménandre qui s'était endormi dans un coin de la pièce. Dosithée se leva.

— Nous avons beaucoup parlé, fit-il avec un sourire. Je vais préparer ta couche et celle de ton compagnon dans la chambre à côté.

Simon paraissait profondément absorbé. Il sursauta quand Dosithée lui toucha l'épaule.

— Ho ! Simon, dors-tu déjà ?

— Non, répondit l'autre en se redressant. Je pensais à tout ce que tu viens de me conter. Hé ! Ménandre, lève-toi !

Dosithée alluma une lampe pour guider ses hôtes.

— Viens demain partager le repas des Douze, invita-t-il. Nos Frères seront heureux de te revoir.

— Je te remercie, répondit Simon.

Le chien s'étira et suivit son maître.

Chapitre II

LE REPAS DES DOUZE

L'Épiscope chargé de l'accueil attendait Simon sur le seuil de la Maison communautaire. Il portait une serviette sur le bras droit et sur le gauche, un vêtement plié, d'un blanc éclatant.

Il lui fit descendre les marches taillées dans le roc qui menaient à la citerne. Simon se mit nu et procéda aux ablutions rituelles en s'aspergeant largement d'une eau glacée qui lui hérissait les poils. Il se lava à deux mains le visage, se rinça la bouche, purifia son sexe, puis s'essuya avec le linge que lui présentait l'Épiscope. Quand il fut sec, il revêtit la robe de lin préparée à son intention.

Ils remontèrent ensuite les marches.

A l'intérieur de la Maison, les Douze chargés des intérêts de la confrérie étaient déjà là. Ils appartenaient sans exception à des familles sacerdotales.

— Bénédiction sur cette maison, dit Simon en entrant.

— Bienvenue à toi, répondit Dosithée en lui désignant une place à sa droite.

Simon vint baiser l'épaule de l'Essénien, lequel le signa au front du signe de Tau qui désigne le nom de Dieu.

Quand tous furent assis, un silence s'établit. Dosithée étendit les mains sur le pain et le vin pour les bénir. Puis, un Frère vint déposer sur la table un plat de sauterelles grillées qui constituaient la base de la nourriture essénienne, avec des fruits, du miel sauvage et du vin non fermenté.

A l'extrémité de la table, une place restait vide. Dosithée surprit le regard interrogateur de Simon.

— Notre frère Jean-Baptiste s'asseyait là, expliqua-t-il. Depuis sa mort, personne n'a occupé cette place.

— Ne m'as-tu pas dit qu'il était le cousin du Nazir ? demanda Simon.

— C'est la vérité. On les voyait souvent prier ensemble. Un matin, Jean-Baptiste revêtit la robe en poils de chameau des prophètes et descendit dans la plaine du Jourdain pour annoncer la prochaine arrivée de Jésus. Le Nazir le rejoignit, et Jean-Baptiste le salua comme le Messie annoncé par les Prophètes. C'est ainsi que tout a commencé.

— Et que tout a fini pour Jean-Baptiste, dit un Frère en versant à boire à Simon. Car Hérode-Antipas, craignant que son influence ne mène à une révolte contre Rome, le fit arrêter.

— Et on lui coupa la tête, dit un autre Frère.

Par la porte grande ouverte sur la journée ensoleillée, on apercevait de l'autre côté de la mer Morte une forteresse dont l'ensemble massif se découpait dans la limpidité de l'air. Dosithée la montra du doigt :

— C'est là, à Machéronte, dit-il, qu'habitait Hérodiade, la nièce d'Hérode-Antipas. Elle couchait avec son oncle. Jean-Baptiste avait eu l'imprudence de dénoncer cette union incestueuse, et Hérodiade ne le lui avait pas

pardonné. C'est elle qui fut cause de sa mort. Étonne-toi que nous autres Esséniens ne voulions pas admettre de femmes dans notre Communauté !

Simon ne répondit pas, car il aimait les femmes.

— Après ces événements, reprit Dosithée, le Nazi-réen est remonté ici, au Désert de Qumrân, pour y faire retraite. Il s'est retiré quarante jours dans une grotte. Le Frère qui lui apportait à boire disait que les démons lui apparaissaient pour le tenter.

Simon prit une grappe de raisins.

— Les initiés connaissent cette épreuve qui permet de braver les Forces d'En-Bas pour mieux en triompher, dit-il avant de porter les grains à sa bouche.

— Sans doute, approuva Dosithée. Au bout de quarante jours, il disparut, et beaucoup prétendirent qu'il s'était transporté du Désert à Jérusalem par vol magique.

Simon leva le doigt :

— Ou bien par connaissance d'une science oubliée. Tu disais que Jésus avait étudié en Égypte : or, les prêtres d'Isis connaissent les secrets de la lévitation qui permettent de se déplacer dans les airs.

— Qui peut savoir ? murmura pensivement Dosithée. Les Rabbins soutiennent en effet que Jésus fut exécuté parce qu'il pratiquait la sorcellerie et qu'il égarait Israël.

Un Frère âgé prit la parole.

— Nous ne le croyons pas, dit-il. Jésus avait puisé au sein de notre communauté l'essence de sa doctrine. Il avait constitué un groupe de douze Apôtres à l'imitation de notre Conseil. Comme nous, il bénissait le pain et le vin et recommandait la prière. Si prier constitue un acte magique, alors, oui, Jésus fut un magicien !

Le repas était achevé. Les Frères se levèrent et sortirent pour aller s'asseoir sur les bancs placés à l'ombre des cèdres.

Simon fit quelques pas vers le bord de la falaise et contempla la forteresse de Machéronte dont une buée de chaleur faisait maintenant trembler les contours. Puis, il se retourna vers les Douze.

Ils avaient des visages rétrécis par l'ascèse, des mains diaphanes et des corps décharnés. Ils adoraient Dieu, observaient la justice et s'interdisaient les jugements téméraires. Ils s'étaient délibérément séparés des autres Juifs en supprimant les sacrifices sanglants qu'ils remplaçaient par le repas mystique.

Simon se sentait rempli d'estime pour eux, mais sa nature inquiète ne l'inclinait pas à la contemplation. Surtout, il ne pouvait adhérer à certaines idées des Esséniens qui jetaient l'anathème sur le sexe, lequel, partout ailleurs, faisait l'objet d'un culte.

Simon s'étonnait de ces interdits qui mutilaient la Nature. Au temple de Byblos, les épouses stériles chevauchaient un phallus en bois frotté d'huile. A Rome, le culte de Priape était officiel : les femmes venaient baiser et fleurir le Phallus exposé chaque année sur la place du Lavinium, et l'on conduisait les jeunes mariées au temple de Priape où elles feignaient de s'asseoir sur le sexe érigé du dieu pour simuler la défloration. La Grèce entière célébrait elle aussi la verge divine.

Seuls, les Esséniens voulaient ignorer que le coït cristallise autour de lui les vibrations cosmiques parce qu'il est en conformité avec l'ordre du monde. Mais Simon ne pouvait pas expliquer à ces hommes chastes que l'accou-

plement accompli religieusement pouvait conduire à des états mystiques.

— Je vous remercie pour ces agapes, dit-il. Elles m'ont réjoui le cœur.

— Où vas-tu, maintenant ? interrogea Dosithée.

— Je retourne en Samarie, ma patrie.

— J'avais oublié que tu étais samaritain, dit Dosithée.

— Je l'ai souvent oublié moi-même, répondit Simon avec un sourire. Dans les pays où j'ai voyagé, on n'établit pas de différence entre Juifs et Samaritains. Il m'a fallu revenir en Palestine pour constater que les vieilles haines sont toujours vivaces entre eux. Quelle stupidité ! Sous prétexte que les Samaritains rejettent les Écritures saintes, les Juifs nous considèrent comme impies, et refusent tout contact avec nous. En vérité, Qumrân est bien le seul endroit où je ne m'entends pas traiter de sale Samaritain !

— L'an passé, dit Dosithée, les Samaritains ont attaqué des pèlerins galiléens qui traversaient leur territoire pour se rendre à Jérusalem. Je pense que le malentendu vient de vos origines étrangères...

— Il est vrai, reconnut Simon, que nous sommes les descendants des colons assyriens installés par Sargon, et que toutes sortes de dieux bizarres sont honorés en Samarie. Je persiste néanmoins à penser que les habitants d'un même peuple devraient pouvoir se tolérer dans un esprit de compréhension mystique.

— Tu parles comme un Essénien, sourit Dosithée.

— Suis-je si loin de vous ? Les Samaritains, eux aussi, croient aux anges et au monde des esprits.

— En Samarie, où comptes-tu t'établir ?

— A Sébaste, pour y exercer la médecine. Les Romains en ont fait une ville riche et peuplée.

Dosithée approuva de la tête :

— Ils ont respecté le tombeau de Jean-Baptiste qui y est enterré à côté du prophète Élisée, dit-il. Va les voir. Les morts aiment qu'on leur rende visite.

— J'irai, promit Simon.

— Ne demeure pas dix ans sans nous donner de tes nouvelles, dit encore Dosithée.

— De votre côté, envoyez-moi quelques messages...

— Que le Saint des saints (béni soit-Il) protège ta route.

Simon et Ménandre partirent à l'aube du lendemain.

La petite Palestine, aux confins orientaux de l'empire romain, offrait aux voyageurs de courtes distances aisément franchies. Simon, habitué à parcourir les déserts d'Égypte, appréciait la brièveté des trajets : une journée suffisait pour se rendre de Jérusalem à Jéricho. Bien que le paysage qui moutonnait continuellement obligeât les marcheurs à escalader des collines, on pouvait traverser le pays à pied en deux semaines.

Simon et Ménandre ne mirent que quelques jours pour atteindre la Samarie.

Chapitre III

LE MÉDECIN DE SÉBASTE

Simon s'installa avec Ménandre à Sébaste, l'ancienne Samarie reconstruite luxueusement par Auguste. La ville, avec ses thermes, ses belles maisons à portiques, ses statues et ses colonnes, offrait tous les agréments des cités restaurées par l'occupant romain.

Cependant, malgré ces nouveautés, la population samaritaine demeurait un ensemble hétéroclite de races et de religions, comme au temps de la domination assyrienne. Le tombeau de Jean-Baptiste attirait quelques pélerins.

Simon avait loué au centre de Sébaste une demeure confortable bâtie à la romaine, avec des chambres disposées autour d'un atrium fleuri. Il avait également engagé une jeune esclave pour vaquer aux tâches domestiques, et satisfaire aussi ses incessants désirs. Misha avait une croupe généreuse, des seins qui se mouvaient agréablement sous sa robe et des yeux allongés au regard humide. Elle subissait passivement les assauts de Simon pour qui copuler, manger, boire et aller aux latrines procédaient de besoins naturels nullement honteux.

Parfois, le soir, pour se divertir, il sortait de la ville et déambulait dans la campagne, à l'heure où une brise alizéenne rafraîchit les pentes de la montagne.

Simon n'avait pas à marcher longtemps avant de voir apparaître au bord du chemin la tente bariolée d'une prostituée. C'étaient surtout des étrangères, des Égyptiennes et des Babyloniennes, qui dressaient ainsi leurs abris de peaux de bêtes ou d'étoffe le long des routes.

Simon, à travers les plis de leurs voiles, devinait une taille cambrée, une cuisse charnue, des seins opulents. L'indécision lui serrait la gorge, jusqu'à ce qu'une œillade plus excitante décidât de son choix.

Avant de commencer, il ouvrait la bouche de la fille pour déceler d'éventuels ulcères provoqués par les pratiques fellatoires. Il lui écartait ensuite les jambes afin d'examiner soupçonneusement son sexe. Simon redoutait comme la mort le mal vénérien; il en avait trop souvent constaté les effets hideux sur les femmes affligées d'écoulements purulents, et sur les hommes dont il fallait cautériser la verge au fer rouge — quand on ne devait pas recourir à la castration. Les fissures de l'anus, les tubercules autour du gland, les abcès gangréneux faisaient partie des maux de Vénus que le médecin soignait quotidiennement.

A la fille qu'il découvrait malsaine, Simon conseillait des remèdes et laissait quelques drachmes de consolation, avant de se diriger vers une autre tente. Prudent, il privilégiait les jeunettes, moins contaminées que les anciennes.

Simon préférait ces femmes qui disposaient librement de leurs corps à celles des quartiers chauds de Sébaste, soumises à des proxénètes qui les exploitaient dans les

maisons de paillardise. Ces étreintes à l'ombre des tentes jonchées de feuillages avaient un parfum champêtre qui replaçait cet acte dans son cadre naturel, parmi les innombrables accouplements d'insectes et d'oiseaux, de mammifères et de rampants. La Nature fornicatrice ruisselait de sève autour d'eux, et Simon, mieux que partout ailleurs, se sentait avec elle en totale harmonie.

La réputation de médecin de Simon n'avait pas tardé à s'établir. Dès le matin, les malades se pressaient devant sa porte.

L'art de guérir n'avait plus de secret pour lui. Très tôt, il avait pris conscience de ses dons et du fluide que dégageaient ses mains : quand il les posait autrefois par jeu sur la tête des enfants de son âge, leurs cheveux se hérissaient au milieu des rires. Ses études chez les prêtres-médecins de Memphis avaient achevé de développer ses facultés et de faire de lui le plus habile thérapeute de son temps.

Aucune partie du corps ne lui était inconnue : il savait réduire les fractures, trépaner, amputer, drainer les tumeurs en y introduisant un roseau, recoudre les plaies, déceler les affections en examinant la couleur des yeux et de la peau, ainsi que l'aspect des excréments. L'aura du patient, la couleur et l'intensité de son enveloppe éthérique le renseignaient également.

Simon ne se contentait pas de tâter les pouls et de palper les ventres : il tenait compte de la position des planètes et des affinités existant entre les végétaux et les astres, pour administrer les remèdes au moment le plus favorable, car le malade étant en désharmonie avec le Cosmos, il convenait de le réintégrer dans le grand rythme universel. Dans cet esprit, il leur apprenait à

respirer. Imitant le prophète Élisée qui ressuscitait les cadavres en se couchant sur eux, bouche contre bouche, il parvenait même quelquefois à ranimer des moribonds, ce qui lui valait une considération extraordinaire de la part du peuple qui criait au miracle.

Surtout, il privilégiait l'importance de la compassion accordée aux valétudinaires, et des soins que réclamaient leur âme. La suggestion, avec tout son cortège de litanies, d'exorcismes et de talismans, entrait pour une bonne part dans sa thérapeutique.

— Puissants sont les mots, aimait-il à répéter, ajoutant que la force d'une incantation pouvait valoir un remède.

Il savait que les troubles produits par la suggestion pouvaient disparaître par la persuasion. Ainsi, au malade qui souffrait d'une plaie suppurante, il recommandait d'aller enfouir son pansement souillé dans le tronc d'un arbre. A celui qu'un maléfice empêchait d'uriner, il ordonnait de cracher sur son pied droit avant de nouer sa sandale. Pour guérir l'ivrognerie de son mari, une femme devait lui faire manger une omelette d'œufs de hibou. Ces sornettes relevaient de la foi, et Simon savait que la foi engendre des miracles.

Dans les cas graves, il utilisait son pouvoir fluidique. Il réussissait particulièrement auprès des angoissés, des anxieux, des peureux. Il imposait les mains aux convulsionnaires, aux femmes hystériques, à ceux qui se plaignaient de maux de tête ou d'estomac. Parfois même, il faisait régresser les tumeurs, en transfusant au patient l'énergie qui lui permettait de lutter contre son mal.

Cependant, son art s'avérait impuissant contre certaines infirmités : il ne redressait pas les bossus et les

boiteux, et ne rendait que rarement la vue aux aveugles, et seulement dans les cas où la cécité était due à des troubles de la psyché.

Simon se faisait payer ses offices, à la fois parce qu'il aimait l'argent, et aussi parce qu'il savait que la somme versée valorise la chose achetée.

Il complétait sa clientèle en interprétant les songes et en tirant des horoscopes qu'il vendait un bon prix. Il y avait en lui du bateleur, un besoin de subjuguer son auditoire, fut-ce au prix de quelques supercheries, comme de prétendre que son chien parlait...

Des prêtres engastrimysthes l'avaient initié à la ventriloquie, cet art de s'exprimer sans remuer les lèvres, que pratiquaient de nombreux devins pour abuser les fidèles. Il prêtait ainsi à son chien des discours édifiants...

Ces tours contristaient Ménandre qui en était témoin.

— Toi qui peux commander aux éléments, lui dit-il un jour, as-tu besoin de ces mystifications ?

Simon le regarda sévèrement :

— Me prends-tu pour un charlatan ? Straton l'a affirmé : les animaux ont une âme. En Égypte, Hermès et Anubis sont cynocéphales. A Épidaure, les dogues sacrés du temple d'Esculape lèchent les yeux des aveugles pour leur rendre la vue. En prêtant ma voix à ce chien, je ne fais que réparer une injustice de la Création. Comme le dit le poète Antiphon : « Nous ne triomphons de la Nature que par une victorieuse habileté. »

Ménandre avait une telle confiance en Simon, qu'il agréa cette explication.

— Cependant, lui dit-il, je préfère quand tu fais appel à tes forces psychiques pour accomplir des prodiges. Ainsi, quand tu suscites des mirages en projetant des

images de ton mental pour faire voir aux gens... des poissons dans les arbres, par exemple !

Simon sourit.

— Il est vrai que j'aime à produire des illusions... Mais l'homme ne vit-il pas entouré d'illusions ?

Ces entretiens se passaient à la tombée du jour, sur la terrasse de la maison louée par Simon, à l'heure où la chaleur décline et où les premières étoiles commencent à clouter le ciel. A demi allongés sur des lits de repos, des coupes de vin miellé à leur portée, les deux amis devisaient tard dans la nuit.

Chapitre IV

SUR LA TERRASSE

Simon apprenait à Ménandre à distinguer les auras et à tirer des déductions de leurs différentes couleurs. Il lui enseignait que l'onde mentale pouvait se propager à travers l'espace ; on parvenait ainsi à projeter sa pensée et à capter en retour celle d'autrui : il suffisait de se concentrer fortement sur la personne avec laquelle on souhaitait communiquer.

Il lui révélait qu'en endormant par la parole et le regard un individu, celui-ci devenait un instrument passif ; il exécutait ponctuellement les ordres et pouvait aller jusqu'au crime.

Ménandre était un élève réceptif. Cependant, avec la fougue de sa jeunesse, il s'impatientait parfois de la longueur de telles études.

Un soir, il interrogea :

— Combien de temps me faudra-t-il pour accomplir à mon tour des prodiges ?

Simon se mit à rire :

— Tu peux tout de suite en produire, qui te vaudront l'estime des crédules !

Chapitre XXXVIII

LE CIRQUE

Le ciel se déployait uniformément bleu au-dessus du Cirque Maximus qui s'étendait dans la dépression de la vallée Murcia, entre le Palatin et l'Aventin.

Ne restaient disponibles que quelques places situées au sommet des gradins; elles faisaient l'objet de tractations fiévreuses: les esclaves ou les indigents qui les occupaient depuis la veille les vendaient aux derniers arrivants. Des milliers de places étaient ainsi âprement disputées. La foule se bousculait dans les vomitoires pour entrer.

Dans leur tribune réservée, les magistrats curules arrivaient les uns après les autres et s'asseyaient sur les sièges de marbre en prenant soin de ne pas froisser leur toge. Les gradins se remplissaient rapidement d'une foule de sénateurs, de consuls, de questeurs, d'édiles, de patriciens et de femmes élégantes.

Ménandre et les Simoniens s'étaient groupés, serrés les uns conte les autres, au sommet des gradins.

— Il réussira! affirmait Ménandre pour calmer l'appréhension de ses compagnons. N'est-il pas déjà sorti victorieux de l'épreuve des ténèbres?

Aquilas lui fit signe :

— As-tu vu ? Les chrétiens sont là !

— Et alors ?

— Je n'aime pas la figure de Pierre, murmura Aquilas.

— Je n'aime pas non plus celle de Barnabé, ni de Clément, dit Ménandre. Ces gens-là ne souhaitent rien tant que voir leur prochain tomber dans les latrines pour le laver ensuite à grands coups d'eau baptismale !

Mais les Simoniens ne se sentaient pas le cœur à plaisanter.

De l'autre côté de l'arène, Pierre se tenait au milieu de ses disciples. Depuis la veille, les chrétiens de Rome jeûnaient et priaient pour que Simon échouât dans sa tentative criminelle.

Tigellin, arrivé le premier dans la loge de l'empereur, formait lui aussi des vœux pour que le magicien mourût ce jour-là. Depuis quelque temps, la faveur grandissante de Simon l'insupportait. Or, Tigellin tenait jalousement à garder pour lui seul la confiance de César. Il s'était déjà débarrassé par le crime d'un certain nombre d'intrigants qui gravitaient dans l'orbite impériale. La mort accidentelle du Samaritain lui épargnerait d'avoir recours aux bons offices de Locuste.

Parmi ceux qui souhaitaient également la défaite de Simon, se rangeait le consul Plautius Télésinus, assis dans les gradins réservés aux familles consulaires.

— Qu'espère cet histrion ? confiait-il à son voisin. Voir les Simoniens triompher des Apolloniens ? Quoi qu'il fasse, il ne réussira jamais à éclipser Apollonius !

— Je vois, dit l'autre, que tu restes fidèle au Sage de Thyane...

— Comment oublier un tel homme ? répondit avec

chaleur le consul. Je l'ai protégé quand il est arrivé à Rome; c'est moi qui l'ai autorisé à se rendre dans les temples discuter avec nos prêtres des choses sacrées. J'enrage, lorsque j'entends dire que le Nazir juif est plus grand que lui! Et quant à ce baladin qui prétend aujourd'hui s'élever dans les airs, fassent les Parthes qu'il se rompe le cou!

Dans une loge, Pomponia Graecina, l'épouse du consul Aulus, tenait des propos à peine plus tempérés. Elle avait, elle aussi, jeûné depuis la veille. C'était une femme d'une quarantaine d'années, belle encore de cette beauté que le temps transforme sans l'amoindrir. Elle portait sur la tête un voile qui cachait entièrement ses cheveux.

— Qu'espère ce malheureux? murmura-t-elle. Voir les Simoniens triompher des chrétiens? Quoi qu'il fasse, il ne réussira jamais à éclipser le Seigneur Jésus!

— Je vois, dit son amie Pauline, que tu restes fidèle au Mage de Galilée...

— Comment oublier le Fils de Dieu? Il m'a ouvert les portes de la vie éternelle. Je gémis, quand j'entends dire qu'Apollonius est plus grand que Lui! Quant à ce malheureux qui prétend aujourd'hui monter vers le Père, fasse le Seigneur qu'il ne soit pas victime de son impiété!

Dans cette même loge, Sénèque discourait avec le consul Aulus. L'ancien précepteur de Néron portait une barbe drue et embroussaillée qu'il tentait de lisser d'une main sèche et ridée. Il était célèbre à Rome par ses écrits philosophiques — bien que, selon certains bruits, il se souciât peu de mettre ses actions à l'unisson de sa morale...

Près de lui, se tenait une jeune et jolie personne, sa

femme Pauline, qu'il avait épousée en secondes noces. Les rieurs glosaient sur la disparité des âges, et aussi sur les mérites de la dot de Pauline qui ajoutait à ses attraits. Mais le philosophe laissait dire: il aimait Pauline et Pauline l'aimait.

Son regard embusqué au fond des orbites faisait lentement le tour de l'amphithéâtre.

— Quelle rareté de te voir ici aujourd'hui, fit le consul avec un sourire. Tu ne prises guère d'ordinaire ces spectacles qui font courir Rome.

— Comment les apprécierais-je ? rétorqua Sénèque. Je suis de la vieille école, mon cher consul. J'en suis resté à Térence et à Plaute ! Or, tu voudras bien convenir qu'aujourd'hui, le théâtre est mort ! Le mime a remplacé la comédie, les paroles n'ont plus d'importance, la scène est livrée à la lubricité ! Encore heureux quand sous prétexte de réalisme, un condamné de droit commun ne prend pas au dernier moment la place de l'acteur pour être empalé ou crucifié !

Pomponia Graecina approuva :

— J'ai toujours partagé tes idées sur les cruautés inutiles, et applaudi chaque fois que tu prenais la défense des esclaves.

— Sais-tu, mon cher Sénèque, dit le consul, que Néron va nous gratifier aujourd'hui d'une Pasiphaé saillie par un taureau ?

Sénèque haussa furieusement les épaules.

— César devient fou ! C'est sans doute Poppée qui lui aura inspiré cette idée obscène ! Cette femme est complètement dépravée !

Le consul regarda autour de lui avec inquiétude.

— Ne parle pas si fort : on pourrait t'entendre...

Senèque riposta :

— Je n'ai jamais caché ce que je pense de l'Augusta qui exerce sur Néron la plus mauvaise influence. Aussi bien, ne suis-je pas venu pour contempler cette indécente parodie, mais pour voir comment Simon le Magicien va se sortir de cette nouvelle épreuve. Cette tentative de vol aérien n'a-t-elle pas de quoi séduire les philosophes et les poètes ?

— Sans doute, reconnut le consul. Que t'en semble, Pétrone ?

L'Arbitre des élégances huma ses paumes sur lesquelles il venait de verser quelques gouttes de parfum.

— Je pense, répondit-il, qu'il est beau de préférer l'immortalité à la médiocrité.

Hélène était assise sur un fauteuil de pierre aux meilleures places, face à l'entrée de l'arène. Une bandelette safran maintenait au-dessus de son front ses cheveux étagés en diadème. Une palla de soie, d'un noir splendide, brodée de larges iris jaunes, l'enveloppait entièrement, ne laissant dépasser que le bout de ses sandales dorées. Sur son visage, net de toute céruse, elle avait appliqué trois mouches en forme de croissant qui rehaussaient la blancheur de son teint. Une poudre violette, de la couleur de ses yeux, ombrait délicatement ses paupières.

Feignant d'ignorer les œillades que lui lançaient les jeunes gens, elle balançait un large éventail de plumes de paon, qui tantôt dévoilait et tantôt dérobait l'éclat de son visage.

La sonnerie éclatante des tubas d'airain et des buccines annonçant l'apparition de Néron provoqua la levée unanime des spectateurs. Des milliers de mains agitées

formaient au-dessus des gradins comme les vagues d'une mer démontée.

Néron prit place. Son maître de chant se pencha pour lui chuchoter de tenir un linge devant sa bouche, afin d'éviter la poussière.

L'impératrice Poppée s'assit à ses côtés. D'une figure assez commune, sans réelle beauté, elle était d'une blondeur tirant sur le roux, et d'une blancheur qu'elle entretenait par des bains quotidiens de lait. Elle avait passé la matinée au milieu de ses cosmètes qui, chacune à leur tour, avaient peint ses joues, ses yeux et ses sourcils. Poppée, cependant, ne montrait pas ce jour-là son visage, à demi dissimulé derrière un pan de sa palla.

— L'Augusta cache sa figure, c'est mauvais signe, murmura une matrone. Elle se sera disputée avec Néron...

— Mais non, répliqua sa voisine, elle craint tout simplement que son maquillage ne fonde au soleil !

— Elle met donc de la céruse à base de plomb ? Moi, je n'utilise que de la céruse à base de craie !

— C'est pourquoi la pluie te transforme en vieux mur décrépi ! lança aimablement la première.

Le spectacle commença par le défilé inaugural des dieux portés en effigie sur des brancards. Les membres des corporations applaudissaient vigoureusement leurs divinités tutélaires.

Les hérauts sonnèrent enfin pour annoncer le spectacle impatiemment attendu de Pasiphaé.

Les valets de cirque roulèrent au milieu de la piste un gigantesque jouet, une vache en bois qui s'ouvrait des deux côtés comme une coque de noix. Elle avait été

construite en tenant compte des mensurations de la femme qui allait tenir le role de l'epouse de Minos.

L'actrice, une prostituee du quartier de Suburre, fit son apparition. Elle commença a se dévetir lentement en faisant des grâces et en envoyant des baisers aux spectateurs qui lui criaient des obscénités, auxquelles elle finit par répondre en leur montrant son derriere.

Quand elle fut entièrement nue, elle se glissa à quatre pattes à l'intérieur du simulacre, et on referma sur elle les deux parois qui s'adaptaient exactement a la forme de son corps. Puis, on recouvrit le tout d'une peau de génisse en chaleur qu'on venait d'égorger.

Des clameurs s'élevèrent quand on lâcha le taureau dans l'arène.

La bête énorme et noire hésita. Elle grattait le sol, humait l'air, et captant des odeurs, se dirigea vers le simulacre. Elle le flaira longuement. Puis, brusquement, se dressant sur ses pattes de derrière, le taureau en rut se mit à l'œuvre.

Le roulement des cymbales et les sons aigus des sistres couvraient les hurlements de la femme déchirée. Du sang se mit à couler.

La foule trépignait d'excitation. On jurait par le phallus sacré de Jupiter qu'on n'avait jamais vu un tel spectacle.

Andromacus, intéressé, tendait le cou.

— Je serais curieux, murmura-t-il, de voir si dans quelques mois, cette fille ne va pas mettre au monde un petit Minotaure...

— Tu crois donc en ces histoires ? interrogea Tigellin.

— Comment n'y pas croire ? La matrice d'une femme à quatre pattes est éminemment placée pour recevoir la

semence d'un animal, et pourquoi cette semence n'aurait-elle pas les mêmes vertus que celle de l'homme ? D'où seraient issus ces enfants monstrueux qui naissent avec des têtes de chien ou de loup, sinon d'un coït bestial ?

Des fanfares couvrirent sa voix ; les valets de cirque éloignèrent le taureau, tandis que d'autres emportaient la femme pantelante.

C'était maintenant le tour de Simon, qui allait interpréter le rôle d'Icare.

Le gigantesque échafaudage construit pour lui permettre de prendre son élan dépassait en hauteur l'obélisque de Ramsès II ramené d'Héliopolis par Auguste, qui marquait le centre du cirque. Simon escalada rapidement l'échelle. Parvenu au sommet, il regarda à ses pieds l'immense foule. Il apercevait dans sa loge Néron qui s'était arrêté de manger pour observer le spectacle. Il distingua Pierre entouré des siens, et à l'opposé, Ménandre au milieu des Simoniens. Il vit aussi Hélène qui s'éventait, assise dans les premiers rangs.

Simon respira profondément et souleva le plus haut qu'il put la barre du trapèze. Les ailes de toile commencèrent à palpiter. Il se replia sur lui-même, puis, d'une détente, sauta dans le vide.

Il sentit avec joie que l'air le soutenait, et commença à glisser au-dessus de l'arène, dans un vol plané. Puis, il décrivit une large spirale autour d'un courant d'air ascendant, et commença à monter.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait du sol, il voyait se rapetisser la foule au-dessous de lui. Au flanc des collines, des hommes et des femmes levaient la tête. Les

bruits n'étaient plus qu'un bourdonnement confus. Il montait toujours.

En bas, Aulus Plautius regarda sa femme dont les lèvres remuaient : Pomponia priait silencieusement pour qu'en cas de malheur, le Christ Jésus pardonnât ses péchés au Samaritain.

Simon montait toujours. Pour la première fois de sa vie, il se sentait libre. Il échappait aux lois de la pesanteur, il laissait en bas son être pétri de limon, de concupiscence et d'orgueil. Abandonnant les routes de la terre aux charretiers et aux troupeaux, il montait, grisé, vers l'azur, dans une paix solennelle.

En bas, la foule exultante trépignait. Néron, les deux mains posées sur le rebord de sa loge, les yeux levés, retenait son souffle. Poppée avait laissé glisser son voile. Tigellin attendait. Andromacus se mordait les lèvres. Hélène s'éventait de plus en plus nerveusement : elle sentait la peur s'insinuer en elle.

Simon voguait dans l'espace. Ses ailes le soutenaient paisiblement. Il éprouvait une extraordinaire jouissance physique, et l'idée lui vint que, peut-être, il montait réellement au ciel.

En bas, les Simoniens ne joignaient pas leurs voix à celles des Romains. La gorge nouée, les yeux dilatés, ils suivaient dans le ciel le vol de Simon, et malgré leur confiance, leurs cœurs cognaient durement dans leurs poitrines.

— Regarde, Ménandre, articula soudain Nicétas. On dirait qu'il ne monte plus...

— Il ne bat plus que d'une aile, gémit Aquilas.

— Mais non, dit Anubian, c'est le soleil qui te donne dans la vue !

Saturnin et Carpocrate se mirent à pleurer.

Hélène cessa de s'éventer.

Là-haut, Simon sentait que l'air ne le portait plus. Les yeux fous, il regarda en bas, et aperçut Pierre, pas plus gros qu'un jouet d'enfant, qui traçait dans l'espace un grand signe de croix. Ce fut sa dernière vision.

Ce qui arriva ce jour-là au Cirque Maximus est resté consigné dans des narrations écrites d'après les témoignages de ceux qui étaient là.

« Soudain, par la science de sa magie, Simon commença à voler et s'éleva dans l'air. Alors, saint Pierre, ayant mis les genoux en terre, fit prière au Seigneur Dieu, et par sa sainte oraison, vainquit la légèreté magique et mit en fuite les démons qui le soutenaient, si bien qu'il lui fit quitter l'air, et l'enchanteur tomba violemment du haut en bas, et mourut tout froissé et rompu de sa chute... »

Simon s'était écrasé devant la loge impériale.

Néron horrifié avait reçu en se penchant une gliclée de sang au visage. Il s'était reculé en essuyant sa figure avec sa manche, puis il était sorti en chancelant.

La foule déchaînée hurlait et sifflait.

Ceux qui avaient vu le geste de Pierre criaient :

— C'est lui ! C'est cette vieille sandale ! Il a tracé un signe pour faire tomber Simon !

Les clameurs changèrent soudain de ton, quand apparurent des charrettes remplies de cadeaux que les hérauts se mirent à lancer vers les gradins : des friandises, des oiseaux exotiques dans des cages, des boîtes contenant un bijou, et surtout des rouleaux recelant des bons qui permettaient d'acheter un esclave, un bateau ou une

maison, si bien que tel pauvre hère entré pieds nus au Cirque en ressortait fortuné. On se battait dans les gradins.

La mort d'Icare était oubliée. Personne ne fit attention aux disciples du Samaritain qui enlevaient discrètement son corps.

Dans les loges, ceux qui en avaient assez vu s'en allaient.

Sénèque prit la main de Pauline et sortit lui aussi.

— Le voilà affranchi des misères humaines, commenta-t-il. Pourquoi le plaindre ?

— Parce qu'il quitte la vie au moment où il venait de naître, murmura pensivement Pétrone.

Tigellin cachait son contentement sous une mine de circonstance. Plautius Télésinus, lui, ne déguisait pas sa satisfaction. Pomponia Graecina dissimulait la sienne derrière ses cils chastement baissés.

Chapitre XXXIX

LES SIMONIENS S'EN VONT

Ils étaient tous là, réunis une dernière fois autour de Ménandre. Chassés sans ménagement de la maison de Tigellin, ils avaient élu domicile dans une auberge misérable du quartier de Suburre.

Après trois jours d'attente pendant lesquels ils avaient ardemment espéré la résurrection de Simon, ils venaient de mettre en terre le corps qui commençait à sentir. Le miracle ne s'était pas renouvelé, et maintenant, épaules basses et visages défaits, ils s'interrogeaient.

Anubian rompit le premier le silence.

— Il paraît que Néron est furieux. Sa colère s'est retournée contre Pierre qu'il rend responsable de cet échec. Il l'a fait jeter en prison, et personne, aujourd'hui, ne donne cher de sa vie... Dans son bruyant chagrin, Néron a donné l'ordre d'élever une statue à Simon, avec une inscription flatteuse.

Les disciples hochèrent gravement la tête.

— Simon mérite ces honneurs, prononça Ménandre.

Le silence retomba.

Où est Hélène ? s'enquit soudain Athénadore.

— Elle pleure sur son lit.

— Que va-t-elle faire ?

— Elle veut veut retourner à Tyr.

— Et nous, qu'allons-nous faire ? interrogea Apion.

Ils se regardèrent furtivement les uns les autres, attendant que l'un d'entre eux se décidât à parler. Ce fut Menandre qui, fermement, prit la parole.

— Moi, je continue la mission de Simon. Je voyagerai pour répandre sa Parole. J'étudierai, comme lui, pour parvenir au sommet de la science magique, car la magie est un moyen de salut, et non un moyen d'en imposer aux hommes. La magie est la science divine par excellence. Ceux que je baptiserai passeront de l'erreur à la vérité. Ils ne vieilliront plus !

Le visage de Ménandre brillait. Il dit d'une voix forte :

— Que ceux qui croient en Simon et en moi me suivent !

Les adolescents Saturnin et Carpocrate vinrent spontanément se ranger à ses côtés.

— Moi, Ménandre, je crois en toi, dit Saturnin.

— Moi aussi, je crois en toi, répéta Carpocrate.

Ménandre leur caressa la tête, puis son regard parcourut l'assemblée.

— Viendrez-vous avec moi ? interrogea-t-il. Toi, Nicétas, et toi, Aquilas que Simon aimait ?

Les deux frères se regardèrent, puis Nicétas prit la parole.

— Non, Ménandre. Nous avons décidé de rejoindre les chrétiens.

Ménandre haussa les sourcils.

— Peux-tu me dire ce qui vous charme chez ces gueux ?

Les deux frères se regardèrent encore une fois comme pour se donner mutuellement du courage, et ce fut Aquilas qui parla.

— Ces gueux, comme tu dis, sont riches comme des hommes qui n'ont besoin de rien. Et ils ne possèdent rien parce qu'ils ont tout... Depuis longtemps, nous nous sentons attirés par eux.

Il hésita quelques secondes, puis reprit d'une voix plus assurée.

— Nous avons acquis la certitude que Jésus est bien le Fils de Dieu et le Messie annoncé par les prophètes. Il est le vrai Dieu.

— Il est la Résurrection et la vie, reprit Nicétas illuminé.

— Il a dit qu'Il nous laissait sa paix.

— Il a annoncé que le Royaume de Dieu était proche.

— Il a dit qu'Il n'était pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs.

— Il a dit : « Frappez, et on vous ouvrira. »

— Mais il a dit aussi, interrompit Ménandre agacé : « Vous serez haïs et persécutés à cause de moi... »

— Qu'importe, répliqua Nicétas avec exaltation. Car il a dit aussi qu'il n'y avait pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ce qu'on aime !

Ménandre vit bien que le venin chrétien s'était infiltré dans l'âme des deux garçons, impatients d'aller grossir les rangs des faiseurs de bonnes nouvelles.

Un silence tomba. Ce fut Aquilas qui le rompit avec gravité :

— Toutes les autres religions ne sont que des recommencements, dit-il. Seule, celle de Jésus est un commencement.

— Faites selon le désir de votre cœur, répondit Ménandre.

Il ne se sentait pas le droit d'infléchir leur décision. Chacun devait être libre de son destin. Le sien, a lui, Ménandre, était tout tracé.

Exalté, il se voyait à la tête d'une religion nouvelle dont le dieu serait Simon. Les Simoniens entretiendraient son culte et propageraient ses idées. Apion, Athénadore et Anubian l'accompagneraient, et aussi Saturnin et Carpocrate qui prendraient un jour la relève pour que le culte de Simon se n'éteignît pas. D'autres les rejoindraient et tous ensemble, ils combattraient les chrétiens.

— Nous irons à Antioche, décida-t-il. La Parole de Simon y trouvera des échos qui ne peuvent exister ici. Rome est une ville malade qui tisse son propre linceul.

Avant de quitter Rome, Ménandre se rendit sur la tombe de Simon.

On l'avait enterré dans l'île du Tibre, non loin du temple d'Esculape. La fosse où il reposait ne se signalait par aucun monument. Simplement, sur le monticule de terre, ses disciples avaient déposé un gros coquillage spiralé, symbole d'initiation.

Ménandre demeura longtemps debout, les bras croisés, la tête inclinée, son jeune front barré d'une ride de réflexion. L'échec de Simon n'avait pas altéré sa confiance, pas plus que les chrétiens ne s'étaient détachés du Naziréen après sa mort. Certes, ceux-ci s'étaient accrochés à l'idée d'une Résurrection, mais rien n'était plus douteux que cette hypothèse et d'ailleurs, si Jésus, comme certains le supposaient, n'avait été qu'une apparence d'homme, cette histoire de résurrection ne tenait plus.

Ménandre, rouvrant les yeux, considéra le coquillage spiralé posé sur la tombe. Simon avait été un initié, un esprit puissant en avance sur son temps. Toute sa vie, il avait cherché, et en pénétrant certains secrets de la Nature visible et invisible, il avait acquis de réels pouvoirs. Il méritait bien l'admiration de ses disciples, et la statue que Néron lui élèverait ne serait pas un honneur usurpé.

Ménandre salua la tombe et s'éloigna à regret. Il aurait aimé que Simon lui envoyât une réponse, un message sidéral pour lui confirmer qu'il était bien arrivé.

Comme il s'engageait sur le Pont Fabricius, une étoile filante passa par-dessus sa tête et parut tomber dans le Tibre.

Ménandre sourit de joie.

— Tout est signe, murmura-t-il.

NOTES HISTORIQUES

CHAPITRES I ET II

Les Esséniens formèrent une secte ascétique juive dont ne parlent pas la Bible ni le Talmud, mais que mentionnent Philon d'Alexandrie, Flavius Josèphe et Pline l'Ancien. La découverte en 1947 des manuscrits dits de la mer Morte, et l'exploration des ruines de Qumrân, ont permis de mieux les connaître. Monseigneur Daniélou et quelques autres érudits signalent les accointances de Simon le Magicien avec les Esséniens, et avec leur chef Dosithée. Monseigneur Daniélou suggère aussi, sans toutefois l'affirmer, *« qu'il est possible que Jésus ait éte essénien, du moins a une certaine période sa vie »*. Les retraites au désert du Christ s'effectuèrent vraisemblablement au « Désert de Qumran », nom donné communément à ce lieu. Jean-Baptiste fut très certainement essénien.

Dans ces chapitres, les interprétations non orthodoxes sur Jésus sont tirées du Talmud.

CHAPITRE III

Simon semble avoir possédé des dons paranormaux développés par l'étude des lois de la nature, et qui lui valurent sa réputation de médecin-magicien. Certaines facultés latentes chez l'homme,

autrefois etudiees dans les grandes écoles initiatiques, sont aujourd'hui admises par la parapsychologie moderne.

CHAPITRE IV

Un grand nombre de supercheries utilisées par les prêtres, dans les temples, étaient dues à la puissance d'expansion de l'air chauffé. Il existait des chambres à air sous les autels; quand on faisait brûler les offrandes, l'air en expansion ouvrait les portes de la châsse.

Les prêtres utilisaient aussi la force de l'aimant. Dans le grand temple de Sérapis, près d'Alexandrie, un disque de métal figurant le Soleil s'élevait certains jours vers le plafond tapissé de magnétite. Les prêtres savaient aussi capter les rayons du soleil pour allumer les feux rituels, et faire actionner certains mécanismes, comme la fameuse fontaine de Hiéron munie d'un dispositif qui captait les rayons pour le pompage de l'eau.

CHAPITRE V

Le diacre Philippe et les apôtres Pierre et Jean vinrent effectuer un séjour à Sébaste où ils rencontrèrent Simon. Ce fut dans cette ville que le magicien, après s'être fait baptiser, offrit à Pierre de lui acheter ses pouvoirs et fut maudit par lui.

CHAPITRE VI

Simon, qui serait né à Gitton, petit bourg à neuf lieues de Jérusalem, aurait été élevé à Tyr, selon les *Homélies Clémentines*, par une femme cananéenne, Justa, la même qui avait prié Jésus de guérir sa fille tourmentée par un démon. Il aurait fait ensuite ses études à Alexandrie, avant de partir pour l'Egypte. Saint Irénée parle de ses longs voyages initiatiques.

CHAPITRE VII

Ce fut à Tyr que Simon, avec l'argent refusé par Pierre, acheta dans un lupanar une fille publique nommée Hélène dont il était tombé amoureux et qu'il devait désormais emmener partout avec lui.

CHAPITRE IX

Elymas-bar-Jésus fut un autre grand magicien contemporain de Simon. Conseiller du gouverneur de l'île de Paphos, il opérait lui aussi des prodiges et était très redouté.

CHAPITRE X

Ce fut effectivement en prévision des maux qui menacaient leurs communautés — elles devaient être détruites en 66-70 — que les Esséniens cachèrent leurs livres sacrés dans des jarres enfouies dans des grottes, où ils furent retrouvés par un berger en 1947.

CHAPITRE XI

A propos des « hommes venus d'ailleurs », les manuscrits esséniens font état de ces apparitions, ainsi que tous les autres Écrits sacrés des peuples de l'Antiquité. La science moderne ne nie plus ces phénomènes, tel l'astro-physicien Carl Sagan qui situe le dernier passage sur Terre de ces voyageurs de l'espace à cinq mille cinq cents ans.

CHAPITRE XII

Ces « voyages à travers le temps » ont fait l'objet de nombreuses et curieuses expériences relatées dans divers ouvrages consacrés à la postcognition, ou perception paranormale d'événements passés.

CHAPITRE XIV

Ponce Pilate fut effectivement exilé à Vienne, en Gaule, et se serait suicidé en se jetant dans un torrent.

CHAPITRE XV

L'historien Flavius Josèphe raconte comment le procurateur de Judée Antonius Félix, ancien esclave affranchi, fit appel à Simon pour qu'il procédât à un envoûtement d'amour sur Drusilla, la femme qu'il convoitait. Disgracié, il devait finir ses jours en exil à Pola. Son frère Pallas, autre esclave affranchi, devint Intendant des Finances à Rome et, disgracié lui aussi, mourut empoisonné.

CHAPITRE XVI

Tertullus avait été l'avocat du Sanhédrin lors du procès intenté à l'apôtre Paul.

CHAPITRE XVII

Drusilla, mariée au prince Aziz, était la petite-fille de Cléopâtre et de Marc Antoine, selon Flavius Josèphe.

CHAPITRE XIX

Simon, ne voulant pas se contenter d'être un magicien, ambitionna de devenir un nouveau Christ ou voulut s'identifier à Lui, en faisant sienne la tradition gnostique dite des *Docètes*, qui voulait que le corps de Jésus n'ait été qu'une pure apparence, le rendant insensible à la souffrance. Cette tradition fut professée par des nombreux docteurs jusqu'aux IV^e^ et V^e^ siècles, tels Basilide, Clément d'Alexandrie, Épiphane qui écrivait : *« Jésus ne s'est point incarné, il s'était couvert d'une apparence d'homme »*. Simon, à une certaine période de sa vie, se prétendit lui aussi désincarné. Son principal ouvrage, *Evangile des quatre angles du monde*, dont nous avons cité quelques extraits, contient ce qui fera l'essentiel du gnosticisme, à savoir l'émanation de Dieu (les éons) opposée au dogme chrétien d'un Dieu créateur. Toutes les doctrines gnostiques reprirent ces thèmes, et la gnose simonienne devint rivale de la gnose chrétienne, ce qui valut à Simon, premier représentant connu du gnosticisme, d'être appelé par l'Église « le père de toutes les hérésies ».

CHAPITRE XX

Simon prêcha un certain temps en Samarie, dont la plus grande partie devint simonienne, et le demeura jusqu'au II^e^ siècle de notre ère. Il était suivi, comme le Christ, par douze disciples.

CHAPITRE XXI

Les pratiques licencieuses des Simoniens firent scandale auprès des communautés chrétiennes. Il semble que Simon se soit laissé dépasser par des sectateurs trop zélés qui poussèrent le nouveau culte aux extrêmes limites de la lubricité.

CHAPITRE XXII

A une certaine époque, Simon prit la décision de se rendre à Rome pour y poursuivre sa carrière et se faire connaître.

CHAPITRE XXIV

Pline écrit au chapitre IX de son *Histoire naturelle* que le Légat de la Gaule écrivit à l'empereur Auguste pour lui dire qu'on avait aperçu plusieurs Néréides mortes sur le rivage. Il mentionne aussi une autre députation envoyée à l'empereur Tibère pour lui signaler qu'on avait vu et entendu dans une caverne un Triton qui jouait de la conque...

Au XVIII[e] siècle, le naturaliste Benoît de Maillet qui, cent ans avant Darwin, parla de l'évolution des espèces, consacra tout un ouvrage aux « sirènes » et signala les mains palmées trouvées dans les ventres des requins. Il publia de nombreux procès-verbaux signés par des commandants de bord témoins d'apparitions d'hommes des mers. Un des plus curieux est celui que Monsieur de Hautefort envoya en 1725 au ministre Maurepas.

CHAPITRE XXVII

Simon, en se présentant devant Néron, aurait provoqué un mirage : sa tête ne reposait pas sur ses épaules...

CHAPITRE XXIX

Simon, en amusant Néron par toutes sortes de tours, gagna sa faveur, comme le signalent plusieurs auteurs.

CHAPITRE XXX

Andromacus, Cretois d'origine et medecin personnel de Néron, avait inventé la thériaque, qui fut consideree pendant plusieurs siècles comme une panacee universelle

CHAPITRE XXXI

Le séjour à Rome et les miracles d'Apollonius de Thyane appartiennent à l'histoire biographique de ce personnage qui eut, lui aussi, de très nombreux adeptes.

CHAPITRES XXXII À XXXV

La mort initiatique et le dedoublement font partie des rands mystères de l'Égypte ancienne et d'autres parties du monde, comme l'Inde. Simon le Magicien fut en son temps, avec Apollo nius de Thyane, le seul à etre vu simultanement dans deux endroits à la fois.

Une version dit que le magicien, apres s'etre fait enterrer vivant dans le but de ressusciter le troisième jour, aurait ete trompe dans son attente et ne se serait pas reveille. L'Histoire a cependant privilégié la version de la mort de Simon lors de sa tentative de vol aérien.

CHAPITRE XXXVI

Le dialogue entre Pierre et Simon est ici textuellement rapporté.

CHAPITRES XXXVII ET XXXVIII

Le vol aérien de Simon devant Néron coïncide avec la tentative effectuée par un personnage nommé Icare, au cours d'un spectacle au Cirque Maximus rapporté par Suétone. Suétone écrit: *« Un homme ayant entrepris de voler en l'air en présence de Néron, il tomba par terre, et son sang rejaillit jusque dans la loge de l'empereur. »* L'érudit italien Balfito, dans son ouvrage *Il volo italia* (1921), assimile formellement Simon à cet Icare, les acteurs portant les noms des personnages mythiques dont ils tenaient les rôles.

Il semble par ailleurs que Simon se soit servi d'une machine de son invention pour s'élever dans les airs. Un autre érudit, Vladiniro Pappafava, dans une courte étude sur *Le Vol de Simon le Magicien*, parle *« d'un cadre de feu se déplaçant au moyen d'air enflammé et raréfié »*. Il semble plus probable que Simon, étudiant le vol des oiseaux et les courants de l'air, ait utilisé des ailes de toile préfigurant celles du deltaplane.

Saint Augustin, dans son Épître 6, dit que Pierre, à la veille de la représentation (un dimanche), *« jeûna le jour de devant avec tous les chrétiens de la ville pour conjurer une aussi périlleuse tentative, parce que Simon, qui prétendait être le Christ, avait assuré que comme Fils, il pouvait monter en volant vers le Père »*.

Après la mort tragique du magicien, Néron, qui l'avait en haute estime, lui aurait fait élever une statue dans l'île du Tibre. Eusèbe écrit: *« On dit qu'il fut honoré comme une divinité par les Romains. »* En 1574, on découvrit une stèle portant l'inscription *« Simoni Sancto Deo Fidio sacrum »*. Des érudits ont pensé qu'il s'agissait d'une méprise, et que cette inscription s'adressait à un dieu sabin. La polémique n'a jamais été close. Vers la même époque, l'évêque Théodoret écrivait *« qu'encore aujourd'hui* (en 1586) *le lieu où ce piteux spectacle advint est appelé simonium »*.

CHAPITRE XXXIX

Après la mort de Simon, son disciple préféré Menandre, né egalement en Samarie au bourg de Chabraï, devint le chef de son École, et selon saint Irénée, *« parvint au sommet de la science magique »*. Il alla professer à Antioche, troisième ville de l'Empire apres Rome et Alexandrie. Ses disciples Saturnin et Carpocrate lui succédèrent. Plus tard, Basilide et Valentin furent les chefs historiques du gnosticisme. Les Simoniens existaient encore en l'an 150 comme l'atteste saint Justin. Ils disparurent progressivement par la suite.

Sources historiques

Les Actes des Apôtres.
Les Homélies Clémentines.
Eusèbe, Jérôme, Irénée, Épiphane, Justin, Clément d'Alexandrie, Théodoret.
Abbé Migne, *Dictionnaire des Hérésies.*
E. Amélineau : *Traité gnostique.*
J. Marquès-Rivière : *La Gnose et le gnosticisme.* Dans le chapitre consacré au magicien, l'auteur écrit : *« Il semble que Simon fut un esprit puissant, un homme d'une haute culture qui combattit avec précision et parfois avec succès les communautés chrétiennes. »*
On trouve ces ouvrages à la Bibiothèque nationale.

TABLE

Premiere partie

LE RETOUR DE SIMON

Chapitre premier : Les Esséniens 9
Chapitre II : Le repas des Douze 19
Chapitre III : Le médecin de Sébaste 25
Chapitre IV : Sur la terrasse 31
Chapitre V : Le diacre Philippe 37
Chapitre VI : Les apôtres Pierre et Jean 47

Deuxième partie

LA PROSTITUÉE DE TYR

Chapitre VII : Les pèlerins de Byblos 61
Chapitre VIII : Le lupanar 67
Chapitre IX : Les deux magiciens 75
Chapitre X : Retour à Qumrân 83
Chapitre XI : La route des étoiles 92
Chapitre XII : Hélène 97
Chapitre XIII : Le voyage dans le Temps 101
Chapitre XIV : La convocation 106
Chapitre XV : Jérusalem 110
Chapitre XVI : Tertullus 117
Chapitre XVII : Le banquet 124
Chapitre XVIII : Rencontre avec Lazare 130

Troisième partie

LE NOUVEAU MESSIE

Chapitre XIX : L'évangile de Simon 141
Chapitre XX : Le nouveau Messie 146
Chapitre XXI : Chez Joseph d'Arimathie 151
Chapitre XXII : La lettre d'Antonius 155
Chapitre XXIII : A Césarée 159
Chapitre XXIV : Les Néréides 167

Quatrième partie

ROME

Chapitre XXV : Tigellin 183
Chapitre XXVI : Le marché aux esclaves 186
Chapitre XXVII : Néron 192
Chapitre XXVIII : La lettre de Simon 199
Chapitre XXIX : Le miroir magique 202
Chapitre XXX : Andromacus 212
Chapitre XXXI : Les sectes 217

Cinquième partie

LE CHRIST SIMON

Chapitre XXXII : La mort initiatique 229
Chapitre XXXIII : La Résurrection 239
Chapitre XXXIV : Les trois Messies 246
Chapitre XXXV : Le vol aérien 254
Chapitre XXXVI : La visite de Pierre 259
Chapitre XXXVII : Le nouvel Icare 265
Chapitre XXXVIII : Le Cirque 272
Chapitre XXXIX : Les Simoniens s'en vont 283

NOTES HISTORIQUES 289

300